

UN POÈTE VAUDOIS

JUSTE OLIVIER



Gryon, le chalet Juste Olivier et les Muverans.

Le principal titre de gloire du poète vaudois Juste Olivier¹ est d'avoir mérité le nom de chantré national. C'est aussi celui auquel il eût été le plus sensible. Historien, conférencier, professeur, Juste Olivier fut avant tout poète et poète local. Son exil prolongé, loin de lui faire oublier les Alpes Vaudoises, donne à cet amoureux de sa patrie des accents auxquels la nostalgie ajoute sa résonance. Cette œuvre, essentiellement romande, reflète la nature du poète, sensible, souvent mélancolique; aimant la solitude et recevant de son pays une inspiration toujours renaissante; elle est toute vouée à la description de l'histoire, des coutumes, des vertus autochtones.

¹) Les deux Voix.

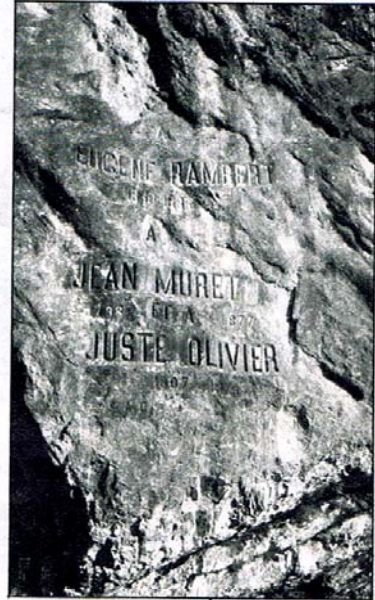
Nous avons, au matin, l'alonette joyeuse
Qui jette dans les airs sa note harmonieuse;
Le silence au village, au lointain les moissons,
Où le rire éclatant remplace les chansons.
Midi ramène à l'ombre, à la table rustique
Des moissonneurs lassés la troupe domestique;
Et le grillon tout seul, de cris rauques, voilés
Remplace le doux chant des oiseaux envolés.

Né en 1807 près de Nyon, Juste Olivier eut une vie difficile et souvent contrariée par les fluctuations politiques. Nommé, à 23 ans, professeur de littérature à Neuchâtel, il fit un début remarqué dans la carrière pédagogique. Quelques années plus tard, il postula et obtint la chaire de littérature à l'Université de Lausanne. Ce fut alors qu'il publia « Le canton de Vaud, sa vie et son histoire », gros volume « plein de défauts de flamme et de jeunesse », comme il le qualifie lui-même, fruit d'un effort de plusieurs années et qui fut assez froidement accueilli. On reprochait à l'auteur son élan, son originalité, sa fantaisie, tout ce qui, de cet historien, faisait un poète. Ce fut une de ses douloureuses déceptions de ne pas être mieux compris dans le pays même auquel il consacrait son talent.

Il jouait un rôle actif comme directeur



Juste Olivier. Photo Hélios



Le monument de Pont-de-Nant.

de la « Revue suisse » quand la révolution vaudoise de 1845 le força de s'expatrier. Il se fixa à Paris et y vécut vingt-cinq années pendant lesquelles l'amour et l'intérêt qu'il portait à son pays ne s'affaiblirent jamais. Il dut recommencer sa carrière: les débuts furent ingrats, le poète court le cachet et gagne péniblement sa vie et celle de sa famille. Il publie plusieurs volumes de vers: « Livre des vieux refrains », « Chansons lointaines », d'une inspiration neuve et originale et dédiés à la patrie absente. Il écrit régulièrement des chroniques parisiennes pour la « Revue suisse ». Un cercle d'amis l'entoure et soutient son effort. Paris est devenu hospitalier au poète.

La guerre de 1870 devait le forcer à se déraciner une seconde fois. A 63 ans, Olivier revint dans sa patrie pour se créer à



Le chalet dans lequel Olivier, de retour au pays, passa ses étés.



La chambre du poète.



Lorsqu'il vint à Gryon, l'écrivain vaudois habita, pour commencer, un chalet de pierre.



Gryon et les Dents-du-Midi.

nouveau une activité. Il passera dès lors ses étés dans son chalet de Gryon, retraite studieuse où il préparait les cours et conférences qu'il donnait l'hiver dans les principales villes de Suisse Romande. Les ressources qu'il tirait de son travail étaient précaires, et les dernières années de sa vie furent assombries par le crève-cœur de se sentir devenu un étranger dans son propre pays. Son long séjour à Paris l'avait fait oublier; ses leçons, empreintes de la même ferveur que jadis, ne sont plus suivies avec le même intérêt; au delà d'une étroite zone d'admiration, il sent l'indifférence et en souffre. Sa faculté et son goût du travail ne cessent de le soutenir, il écrit toujours, fidèle à la poésie, docile à cette sorte de mission qui l'a voué tout jeune à chanter le sol natal. Il veut doter la Suisse Romande d'une poésie nationale, française par la forme, vaudoise par le fond. C'est là son plus important apport et c'est par là qu'il peut être considéré comme un des maîtres de la poésie vaudoise. Si dans son œuvre on trouve des longueurs, des recherches d'expression, des vers qu'on voudrait plus limpides, combien par contre de morceaux où la solidité de la pensée s'allie à la grâce de la forme, que de notations

neuves, fraîches, directement inspirées du terroir!¹

J'ai vu dans la prairie
En un lieu secret,
Une touffe de violettes.
Elles se penchaient timidement
Vers le filet d'eau qui se glisse entre les
(herbes.

Le nuage et l'azur
Passaient tour à tour sur leurs têtes.
Elles brillaient; elles pâlissaient.
Mais ni la vapeur sombre
Ni l'ondoyant azur
Ni rien dans le ciel
Ni rien sur la terre
N'éteignait leur parfum
Qui est à moi.

¹) « Chansons lointaines ».

Juste Olivier² mourut à Genève en janvier 1876, après des mois de souffrance et de méditation.

Le souffle de poésie et de sincérité qui parcourt son œuvre devait avoir tardivement raison de l'indifférence de ses compatriotes, qui montrèrent au moment du centenaire de la naissance du poète l'intérêt qu'ils portaient à sa mémoire et à ses écrits.
S. Honegger.

²) On lira avec intérêt l'ouvrage de C. Delhorbe: « Juste et Caroline Olivier », qui vient de paraître chez Attinger.



Le monument élevé à la mémoire de Juste Olivier par le peuple vaudois.



Pont-de-Nant et les Dents-de-Morcles.

Photos Schlatter